

Le temps des gangsters

Lorsqu'un juge d'instance de Kassel osa, en 1935, condamner des SA pour coups et blessures collectives après que ceux-ci aient roué de coup un marchand de bestiaux juif, le *Gauleiter* de Kurhessen, Karl Weinrich, convoqua le président de la cour d'appel de Kassel et déclara que « la popu-

secrétaire d'État du ministère de la Justice du Reich, Roland Freisler, qu'on allait « *battre le Dr Funk avec un fouet pour chiens, comme il le méritait* ». On assisterait, disait-il encore, au spectacle peu glorieux « *d'un juge que l'on fait sortir de chez lui pour le tabasser et le promener par les rues* ». C'était cela

de la corruption à l'intérieur du régime nazi. Le sujet peut sembler anecdotique – surtout avec un K majuscule et un point d'exclamation, comme dans le mauvais titre français, stupidement racoleur – mais il ne l'est pas du tout car l'achat de services, le clientélisme à tous les étages du parti, la mainmise sur les biens de l'État, la constitution de fortunes privées sur le dos des « ennemis du peuple », le pillage puis l'assassinat en bandes organisées ont été au cœur de la pratique nazie du pouvoir du début à la fin de l'histoire du III^e Reich. Les premiers à se servir, dès 1933, ont ainsi été les « vieux combattants de l'époque des combats » (d'avant la prise du pouvoir) qui ont vu dans les passe-droits et les privilèges qu'ils se sont octroyés sur le dos de l'État une juste compensation des « persécutions » dont ils avaient été victimes sous la république de Weimar. Par ici la bonne soupe ! À nous aussi l'argent des Juifs ! Et tuons-les pour être certains

qu'ils ne viendront jamais réclamer ce qu'on leur a pris. Pas beaucoup d'idéologie dans tout cela mais un intérêt bien compris de gangsters. Brecht avait mille fois raison ! Un ouvrage fondamental.

(..) la constitution de fortunes privées sur le dos des « ennemis du peuple », le pillage puis l'assassinat en bandes organisées ont été au cœur de la pratique nazie du pouvoir du début à la fin de l'histoire du III^e Reich.

lacion agitée ne s'attaquerait certes pas au tribunal, mais certainement à son président en personne (le conseiller du tribunal d'instance Funk) et que la police ne le protégerait pas. Car les juges sont sans doute inamovibles, mais pas invulnérables». Weinrich écrivit au

aussi la réalité de l'exercice de la justice dans l'Allemagne hitlérienne, quand on balançait personnellement plutôt vers le droit que vers le non-droit et qu'on cherchait à rester moralement intègre. Cet épisode est raconté dans un excellent ouvrage qui étudie l'ampleur



Frank Bajohr, *Korruption! Au cœur du système nazi*, traduit de l'allemand par Laurent Cantagrel, Éditions Flammarion, 336 pages, 24 euros.

Saint Georges terrassant le dragon

Voilà un maître livre remarquablement écrit et composé, passionnant à lire de bout en bout, mais dont ni le titre ni l'illustration de couverture ne disent cependant vraiment de quoi il parle, ni quelle thèse il défend. Car plutôt qu'une histoire générale de la Résistance en Europe occidentale, l'ouvrage est d'abord et avant tout une histoire de la guerre subversive menée par les Anglais pour reconquérir le continent après le désastre de 1940. Il y est donc beaucoup plus question des services secrets britanniques et américains que des résistances française, belge, hollandaise, danoise, norvégienne et italienne en tant que telles, qui n'apparaissent dans le récit qu'en

creux, comme instruments plus ou moins dociles de la politique anglo-saxonne. L'historien s'intéresse de la sorte beaucoup plus aux conflits de compétences entre services secrets ou aux relations entre le gouvernement britannique et les gouvernements alliés en exil qu'à l'action menée à la base par les résistants européens pour la libération de leurs pays. On a donc ici une histoire de la Résistance « par le haut », très classique dans sa conception comme dans sa facture, qui est à l'exact opposé d'une histoire populaire qui aurait abordé la Résistance « par le bas », comme l'a dernièrement effectué avec brio Madame Zancarini-Fournel pour la France ⁽¹⁾. Cela étant dit, on ne peut pas

reprocher à l'auteur d'avoir écrit le livre qu'il a voulu écrire qui, tel qu'il est, nous le répétons, est un grand livre. D'abord parce qu'il offre, pour la première fois sans doute, une vision d'ensemble du combat titanique mené par les Britanniques, de la Norvège à l'Italie, pour libérer l'Europe. Ensuite, parce qu'il remet à sa juste place – presque malgré lui, pourrait-on dire – le rôle fondamental joué par la résistance française, non pas pour remporter la guerre – qui, personne ne l'a jamais contesté, n'a pas été majeur – mais pour défendre les intérêts français dans le combat commun contre le nazisme. Et ce rôle a tout, sauf été mince, car Churchill, en vieil impérialiste qu'il était, ●●●



Olivier Wieviorka, *Une histoire de la Résistance en Europe occidentale*, Éditions Perrin, 2017, 476 pages, 24,50 euros.

Double face

Pour l'historien du droit, Michael Stolleis, « *Le mélange de normalité et de terreur était précisément un trait caractéristique dominant du régime national-socialiste [...] le droit "normal" et le droit terroriste en vigueur se soutenaient mutuellement* » et le régime ayant érigé « une façade de légalité juridique afin de s'assurer de la loyauté de l'appareil administratif et judiciaire bourgeois ». Ces analyses percutantes et remarquablement étayées sont tirées d'un recueil dont les articles sont déjà anciens, puisqu'ils ont été initialement publiés entre 1972 et 1994. Mais ils sont formidablement traduits, et ils n'ont absolument rien perdu de leur actualité. Tous ont pour sujet les rapports plus complexes et ambigus qu'on ne l'imagine généralement entre le droit (*Recht*) et le non-droit (*Umrecht*) à l'intérieur d'un système judiciaire dont les acteurs vivaient ces deux « philosophies » professionnelles de manière quasi

schizophrénique. L'auteur ne ménage pas le corps des magistrats. Surtout, son ouvrage permet de découvrir, pour ceux qui ne le connaissent pas, un grand intellectuel allemand qui a su, très tôt « penser » le populisme nazi à travers le prisme d'une discipline qui est au cœur de notre vie sociale.



Michael Stolleis, *Le droit à l'ombre de la croix gammée, Études sur l'histoire du droit du national-socialisme*, traduit de l'allemand par Christian E. Roques et Marie Ange Roy, ENS Éditions, 2016, 381 pages, 29 euros.

Rendez-vous à Garmisch-Partenkirchen !

Si les Jeux olympiques de Berlin du mois d'août 1936 sont restés dans toutes les mémoires, on oublie souvent qu'ils ont été précédés la même année par les jeux d'hiver de Garmisch-Partenkirchen où les nazis ont pu procéder à une sorte de répétition générale de leur grand show sportif de l'été. L'étude des deux événements est au centre d'un ouvrage – il faut bien le dire – pas très bien écrit, plutôt mal composé et aux analyses souvent déroutantes mais qui, avec tous ses défauts, constitue cependant une mine d'informations sur la politique sportive du III^e Reich. Le sport occupait en effet une place majeure dans les préoccupations du régime, non seulement pour « améliorer la race » et forger un peuple de guerriers, mais aussi pour faire la propagande de l'Allemagne nouvelle à l'extérieur et contribuer à lui redonner le premier rang au sein du concert des nations. Quoi de mieux, pour y parvenir,

que d'organiser des Jeux olympiques ? Il y fallait la complicité du CIO car si les jeux avaient été attribués à l'Allemagne avant l'arrivée au pouvoir des nazis, les premières mesures antisémites prises par Hitler devaient logiquement conduire à leur transfert dans un autre pays. Mais heureusement, le président du CIO, le comte belge Henri de Baillet-Latour, veillait au grain. Lorsqu'un décret du 26 avril 1933 exclut les Juifs de toutes les organisations sportives allemandes, Monsieur le Comte écrit ainsi aux membres du CIO pour leur demander « des précisions sur les réactions dans vos pays respectifs suite aux mesures que les fédérations allemandes ont été contraintes de prendre contre les athlètes Juifs ». Contraintes par qui ? L'ambiguïté est intéressante : par le gouvernement nazi ou par les Juifs eux-mêmes dont l'attitude « insolente » aurait été tellement « insupportable » que les fédérations n'auraient pas ●●●

●●● n'accordait pas beaucoup de considération aux petits alliés placés sous sa dépendance. Qu'on en juge par ce télégramme qu'il envoya à son général, Montgomery, le 13 juin 1944, pour annoncer le retour de de Gaulle dans sa patrie et où il parle du chef de la France libre comme d'un domestique à qui il offrirait un jour de congé dans l'une de ses villégiatures : « Je dois vous infliger une visite du général de Gaulle demain. Pour vous, ce ne doit être en aucun cas un fardeau dans l'accomplissement de vos devoirs [...] Nos relations avec lui sont formelles, mais nous sommes néanmoins ses hôtes. Je ne pense pas que vous deviez l'accueillir sur la plage. Il sera bien suffisant qu'il arrive à votre quartier général. Il serait préférable qu'il fasse le discours qu'il souhaite

après son retour en Angleterre. Il faudrait éviter qu'il rassemble de larges foules à Bayeux et que se produise un événement ressemblant peu ou prou à une manifestation politique. Si malgré tout la population est

à l'Hôtel de Ville de Paris, De Gaulle passe presque sous silence le rôle joué par les Anglo-Américains dans la libération du territoire. Non par ingratitude, non par mégalomanie, mais parce que minorer le rôle

faire ici, nulle mise en place d'un quelconque « mythe résistancialiste » comme certains historiens le prétendent encore, mais une politique de circonstance conduite pour défendre les intérêts légitimes du peuple français. Il faut lire le livre pour le comprendre. Comme il faut aussi lire le livre pour comprendre la nature et l'ampleur du combat formidable qu'a mené l'Angleterre contre le nazisme. Un ouvrage qui fera date.

(1) Michelle Zancarini-Fournel : *Les Luites et les Rêves, une histoire populaire de la France de 1685 à nos jours*, Éditions La Découverte, 2016.

[Le livre] offre, pour la première fois sans doute, une vision d'ensemble du combat titanesque mené par les Britanniques, de la Norvège à l'Italie, pour libérer l'Europe.

désireuse de l'accueillir sur la route, nous n'avons certainement pas à le refuser. » Quelle chaleur ! Quelle empathie pour la France vaincue en passe de se relever ! On comprend que douze jours plus tard,

des Anglo-Américains et majorer le rôle de la Résistance, c'est affirmer le droit des Français à se gouverner eux-mêmes à un moment où ce droit leur est contesté. Nulle réécriture de l'histoire en train de se

Le sport occupait en effet une place majeure dans les préoccupations du régime, non seulement pour «améliorer la race» et forger un peuple de guerriers mais aussi pour faire la propagande de l'Allemagne nouvelle à l'extérieur.

●● pu les garder en leur sein ? À chacun, bien sûr, d'y voir ce qu'il veut. Monsieur le Comte est ensuite soulagé d'obtenir des autorités allemandes la garantie « *qu'en principe, les Juifs allemands ne seront pas exclus des équipes allemandes* ». Ouf, tout va bien ! Le « en principe » pose certes un peu problème, mais il suffit de faire comme si on ne l'avait pas lu. Rendez-

vous donc, comme prévu, dans trois ans, en Allemagne ! Les lois de Nuremberg de septembre 1935 n'y changeront rien, ni non plus la remilitarisation de la Rhénanie de mars 1936, la chambre des députés française votant même en juin, à l'unanimité moins une voix (celle de Mendès-France) les subventions à l'envoi de nos sportifs à Berlin dont on sait

qu'ils défilèrent devant Hitler en faisant un salut olympique qui ressemblait comme un frère au salut nazi. C'est fou comme les Juifs allemands ont dû se sentir soutenus par la communauté internationale durant toute cette période ! Mais les olympiades nazies ont été très réussies. (Quel talent, Leni !). Et quand dans les années qui suivirent, Saporò, puis Saint-Moritz abandonnèrent l'une après l'autre l'organisation des Jeux d'hiver de 1940, c'est bien sûr à Garmisch-Partenkirchen que Baillet-Latour les donna de nouveau. La Nuit de Cristal était déjà passée par là. Mais pas d'anachronisme ! L'époque était compliquée ! Ne voyons pas le passé avec nos yeux d'aujourd'hui ! Nul doute cependant que lorsque Monsieur le Comte mourut,

à Bruxelles, en janvier 1942, les nazis firent déposer quelques belles couronnes de fleurs sur sa tombe. La « race aryenne » et le III^e Reich lui devaient tant !



Benjamin Galand, *Le sport dans les régimes totalitaires européens au XX^e siècle, l'exemple du III^e Reich*, Éditions L'Harmattan, 2016, 395 pages, 39 euros.

Portrait intime d'un monstre sacré

C'est celui d'André Malraux dont la lecture n'est plus très à la mode aujourd'hui, mais qui est une figure majeure de la littérature française et dont on peut être certain que l'œuvre ressortira un jour de l'enfer où elle est injustement reléguée. Le personnage ici raconté est avant tout un Malraux domestique, dépeint entre vie privée et vie publique, entre ombre et lumière, par quelqu'un qui l'a connu intimement puisque l'auteur a été en même temps le fils de son frère, mort en déportation, le fils de sa troisième femme, et son fils adoptif qui partagea son foyer jusqu'au milieu des années 1960. Le récit, alerte et concis, se lit comme un vaudeville qui marierait tout à la fois Labiche et Feydeau car la personnalité de Malraux se prête au cabotinage, à l'intrigue et à la mystification. Pour la vie publique, et en particulier avec les épisodes très connus de l'Indochine ou de l'entrée dans la Résistance, on a plutôt affaire à du Labiche dont

Hélène Lacas nous dit dans une vieille édition du dictionnaire des littératures de langue française du XIX^e siècle⁽¹⁾ qu'il « *parvient à fonder le rythme de ses pièces sur la succession d'événements s'enchaînant autour de quiproquos et créant les situations les plus extravagantes et les plus excentriques, qui devraient fatalement*

s'en séparer et de les oublier, comme un cavalier peut user ses chevaux avant de les réformer et de les oublier. Un monstre sacré est de la sorte : il est aimé, il s'aime soi-même, mais il n'est pas capable de beaucoup aimer les autres et il se révèle souvent, à l'usage, un monstre d'ego (et d'égoïsme). Après la mort de ses deux fils, disparus



Alain Malraux, *L'homme des ruptures, livre parcours biographique*, Éditions Écriture, 2016, 222 pages, 18 euros.

Malraux a usé ses proches avant de s'en séparer et de les oublier, comme un cavalier peut user ses chevaux avant de les réformer et de les oublier

conduire à la catastrophe à tous les coups évitée ». Pour la vie privée, dans son rapport à ses deux frères, aux quatre ou cinq femmes de sa vie et à ses quatre enfants, c'est plutôt de Feydeau dont les pièces avaient « *la progression, la force et la violence des tragédies* » (Marcel Achar). Car Malraux a usé ses proches avant de

soudainement dans un accident de voiture, il aurait ainsi dit à l'une de ses proches : « *Évidemment, ça fait beaucoup de malheur, mais, en même temps, que de problèmes et de soucis évités...* » Un livre écrit comme on tire un coup de carabine.

(1) Encyclopaedia Universalis, 1998.

Chantez, Françaises !

Eva Golgevit vient de mourir à cent-cinq ans. L'âge n'avait pas altéré sa voix. Sa famille chante toujours.

Issue d'une famille juive communiste réfugiée en Belgique, Eva résiste en France, engagée en 1940 dans le groupe Solidarité, section juive du mouvement de résistance communiste de la MOI (Main-d'Œuvre immigrée). Elle sera

En Belgique, l'un de ses frères a laissé la vie dans la Résistance. Voyant leur père effondré, sa sœur Guta a demandé : *Écris, papa, écris*⁽¹⁾, titre du livre dans lequel Elie Rozencwaj, né à Kielce en 1888, conte en yiddish sa vie de gamin juif

préserver le manuscrit de la destruction.

À son arrivée à Auschwitz, Eva est internée dans le block 10, celui des expériences médicales. Durant dix mois, elle échappera au pire, notamment grâce à la solidarité de ses camarades. Transférée à Birkenau puis au camp annexe à Rajsko, une ferme agricole expérimentale, elle survivra à trois marches de la mort qui la mèneront aux camps de Ravensbrück et de Malchof. Médaille militaire, Légion d'honneur... Auparavant, il lui aura fallu découvrir une géographie de la mort, apprendre à prononcer les noms des camps où elle résiste avec la poésie, le rêve, la musique, compagne de toute sa vie. Les sombres jours de sélection où l'angoisse s'abattait sur le camp, quand, depuis les autres baraquements, d'autres voix criaient « *Chantez les*

Françaises ! » n'ont jamais ébranlé sa généreuse vitalité.

NICOLE MOKOBOWSKI

(1) Éditions La Presse Nouvelle, 228 pages, 25 euros

Transférée à Birkenau puis au camp annexe à Rajsko, une ferme agricole expérimentale, elle survivra à trois marches de la mort qui la mèneront aux camps de Ravensbrück et de Malchof.

l'agent de liaison d'Adam Rayski jusqu'à son arrestation. Lors de son interrogatoire, elle n'a pas parlé. Emprisonnée puis déportée comme la majorité de son réseau, elle fait partie du convoi 58, qui quitte Drancy le 31 juillet 1943. Il y aura 28 survivants.

en Pologne et témoigne de sa jeunesse, en pleine clandestinité, de 1942 à la Libération. En ethnographe, ignorant la disparition du monde dont il parle. Livre publié en Israël puis en France, traduit par Batia Baum. Sa fille, Guta Felman-Rozencwaj avait pu



Eva Golgevit, *Ne pleurez pas, mes fils...*
Éditions Le Manuscrit/
Fondation pour la
Mémoire de la Shoah, 2010,
268 pages, 23,90 euros.